

Cilla et Rolf
BÖRJLIND
COLÈRE BLANCHE



SEUIL

COLÈRE BLANCHE

DES MÊMES AUTEURS

Marée d'équinoxe
Seuil, 2014
et « Points » n° 4008, 2015

Cinq Lames d'acier
Seuil, 2016

Cilla et Rolf Börjlind

COLÈRE BLANCHE

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR SOPHIE REFLE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *Svart Gryning*
Éditeur original : Norstedts
© Cilla et Rolf Börjlind, 2014,
en accord avec Grand Agency
ISBN original : 978-91-1-305969-3

ISBN 978-2-02-136102-5

© Éditions du Seuil, avril 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

cachée
dans la foule
cette racine de cheveux du mal

Bruno K. Öijer,
Noir comme l'argent

Hôtel Sheraton, Stockholm, 2005

Le barman repéra les quatre hommes dès leur arrivée, comme un barman expérimenté sait le faire, surtout lorsque l'attitude de ses clients l'étonne. C'était leur cas.

Ce n'était pas leur habillement parfaitement correct – costumes sombres, chemises blanches, cravates –, mais quelque chose d'autre.

Peut-être la cohésion de leur groupe : les quatre hommes se déplaçaient presque comme en formation, à proximité les uns des autres, avec les mêmes mouvements contrôlés. Des policiers du service de la sûreté de l'État, la Säpo ? Ce n'était pas impossible, pensa-t-il, ils avaient tous les cheveux courts et l'air très suédois.

Ils s'installèrent dans un box au fond de la pièce.

Il était un peu plus de vingt et une heures, il n'y avait pas beaucoup de monde, les mélodies entraînantes du pianiste mettaient une sourdine sur les conversations feutrées. Personne ne parlait fort, les clients appelaient le serveur en levant l'index, l'ambiance était anonyme, comme elle l'est généralement dans les bars d'hôtels.

Dehors, il bruinaît.

Le barman indiqua le box d'un regard au serveur, un homme grand et mince qui lui répondit d'un léger hochement de tête – il n'aimait pas qu'on lui dise ce qu'il devait faire, la salle lui appartenait, c'était lui qui décidait à quel moment s'approcher des nouveaux venus. Il frotta du doigt l'anneau d'or qu'il portait à l'oreille et se dirigea vers eux d'un pas nonchalant. Arrivé près du groupe,

il sortit de sa poche le briquet dont il se servait pour allumer les petites bougies placées sur les tables.

– Que désirez-vous ? demanda-t-il d'une voix peu chaleureuse.

Ces quatre hommes n'étaient pas du genre à bavarder avec lui, il ne les intéressait aucunement.

– Quatre whiskys sans glace. Du Glenfiddich, dit l'un des deux hommes.

L'espace d'une seconde, le serveur hésita. Devait-il s'enquérir de la quantité de centilitres qu'ils voulaient, ou leur apporter la dose habituelle ? Il décida que ce n'était pas nécessaire.

– Vous désirez des cacahuètes ?

– Non.

Le serveur s'inclina légèrement et les quatre hommes le regardèrent repartir vers le comptoir.

– Un pédé, lâcha l'un d'eux.

Ses compagnons ne firent pas d'autres commentaires. Celui qui avait commandé sortit quatre morceaux de papier blanc de sa poche et les étala sur la table devant lui. Il les fit ensuite tourner d'une main, comme pour les mélanger.

– Un nom sur chacun ?

– Oui.

Ils en saisirent chacun un et les retournèrent pour lire ce qui y était écrit, avant de les brûler à la flamme de la bougie. Cela ne prit que le temps que le serveur revienne et pose les quatre verres sur la table.

Lorsqu'il se fut éloigné, les quatre hommes levèrent leurs verres et dirent l'un après l'autre, sur le même ton et en baissant la voix :

– Gloire.

– Hiérarchie.

– Discipline.

– Foi.

Ils trinquèrent et burent une gorgée de whisky. L'un d'entre eux sortit une feuille de la poche intérieure de son veston, la déplia sur la table et rapprocha un peu la bougie.

– C'est un projet, dit-il.

Ses compagnons se penchèrent et l'un d'eux s'assura du regard que le garçon se trouvait à l'autre bout du bar. L'homme se racla la gorge avant de commencer à lire le texte qu'il avait devant lui.

– « Lignes directrices pour le nouveau Royaume. »

– C'est le titre ?

– Oui, en tout cas une proposition.

– Bien.

L'homme baissa à nouveau les yeux vers la feuille.

– « La révolution nationale-socialiste en Suède se fera par la rééducation avec le peuple. Cela... »

– Du.

– Du ?

– La rééducation du peuple, et non avec le peuple.

L'auteur du projet sortit un stylo-bille de la poche de sa veste et corrigea. Puis il reprit :

– « La révolution nationale-socialiste en Suède se fera par la rééducation du peuple. Elle se réalisera grâce à des hommes forts et disciplinés. Notre propre mouvement se transformera en un ordre dominant, une garde nationale. Notre objectif est un État libre que nous dirigerons. »

L'homme continua à lire quelques minutes et conclut par ces mots :

– « Ce que nous proposons est la seule voie de salut pour la Suède. »

Il releva les yeux.

– Ça vous paraît bien ?

– Oui. Sur le plan théorique. Toute la question est de rendre ce message populaire et de le formuler de telle manière que tous les Suédois comprennent que c'est indispensable.

– Il suffit de dire les choses comme elles sont : notre peuple est en train de sombrer, notre race est menacée d'extinction, ce qui compte le plus pour nous est en passe d'être déshonoré.

– Et anéanti.

– Exactement. Ça, tout le monde peut le comprendre, parce que c'est évident, non ?

– Oui. Maintenant que cet Åkesson¹ qui est glissant comme une anguille est entré au Parlement, il n’a qu’à commencer à tout nettoyer et à nous défendre. S’il arrive à mettre le pied dans la porte, elle s’ouvrira d’ici quelques années.

– Le texte doit-il être plus concret ? Préciser ce qui menace notre existence ?

– Je ne crois pas, tout le monde en est déjà conscient. Les nègres. Les juifs. Les Roms.

– Les immigrés.

– Les pédés.

Deux des quatre hommes tournèrent les yeux vers le serveur. Il s’en rendit compte mais comprit que ce n’était pas pour le faire venir. Leurs regards exprimaient autre chose.

– Les clients du box, dit-il au barman.

– Oui ?

– Ils sont antipathiques.

– Ce sont des clients.

Le barman s’éloigna en emportant quelques verres sales. Il était d’accord avec lui, les hommes du box n’étaient pas avenants et dégageaient quelque chose qu’il aurait été bien en peine de définir, mais il n’avait pas l’intention de le dire à son collègue. Il préférerait garder ce genre de réflexion pour lui.

Cela valait mieux dans la plupart des cas.

Les hommes vêtus de noir passèrent encore deux heures dans le box, commandant de temps à autre une tournée de whisky. La quantité d’alcool qu’ils consommèrent aurait dû faire augmenter leur volume sonore, mais ce ne fut pas le cas. Ce dont ils discutèrent autour de la table resta entre eux. Vers minuit, l’un sortit un paquet de sa poche et le poussa vers l’homme assis en face de lui.

– C’est pour moi ?

– Oui, c’est ton anniversaire aujourd’hui. Voici notre cadeau.

– Merci.

1. Jimmie Åkesson, chef du parti politique nationaliste et anti-immigration les Démocrates de Suède, élu au Parlement suédois pour la première fois en septembre 2010 avec dix-neuf autres membres de son parti. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

L'homme remit ses lunettes d'aplomb et déballa le paquet qui contenait une boîte rouge. Il en souleva le couvercle et vit une carte en plastique, la clé d'une chambre à l'hôtel Continental, à une rue de là. Il regarda ses compagnons. Ils souriaient.

– Chambre 304, au troisième étage, dit l'un d'eux.

– Tu n'as pas baisé depuis six mois.

L'homme sourit à son tour et se leva. Les autres ne bougèrent pas. Ils trinquèrent après son départ.

– On parie ?

– Sur le temps qu'il lui faudra ?

– Oui.

– Une demi-heure.

– Max.

Pour la première fois, les hommes rirent assez fort pour que le barman les entende. Il vit que l'un d'eux brandissait un verre vide. Il tapota le comptoir du doigt pour attirer l'attention du garçon. Ils savaient tous les deux maintenant ce qu'ils voulaient : une nouvelle tournée de la même chose.

L'homme dont c'était l'anniversaire était assis depuis quelques minutes à la fenêtre de la chambre du troisième étage. Il était nu. La lumière des feux tricolores colorait son visage, tantôt de rouge, tantôt de vert, et il observait un petit cafard marron clair qui courait le long de la plinthe du plancher. Une branche de ses lunettes posées sur ses genoux était cassée, la moquette de l'hôtel moutonnait sous ses orteils.

Il se leva.

Les hommes assis dans le box avaient presque fini leur nouvelle tournée lorsque l'un d'eux dit, avec un sourire :

– Le voilà.

Ils virent entrer leur compagnon parti trois quarts d'heure plus tôt, et non pas une demi-heure. La différence était minime. Il reprit sa place. La pluie avait mouillé ses cheveux. Ses camarades remarquèrent que son front luisait et que ses lunettes étaient un peu de travers.

- Qu'est-ce qui est arrivé à tes lunettes ? demanda l'un d'entre eux.
- Une des branches s'est cassée. À mon tour de vous donner un cadeau.

L'homme posa la boîte rouge au milieu de la table, près de la bougie. L'un de ses compagnons l'ouvrit. Il regarda le contenu pendant quelques secondes.

- Putain, c'est dégueulasse, lâcha-t-il en repoussant la boîte loin de lui. Mais qu'est-ce que tu as fait, bon Dieu ?

L'homme aux lunettes se pencha en avant et souffla la bougie.

Höganäs, Scanie, 2013

Son trajet à vélo était toujours le même : elle partait des abords de Nyhamnsläge et se dirigeait vers la réserve naturelle de Kullaberg, puis elle prenait le chemin communal de Björkeröd et le suivait jusqu'au bout. Les jours où elle n'était pas en forme, elle faisait une courte pause, buvait de l'eau et rentrait. Les jours où elle l'était, elle allait aussi se promener dans la forêt.

C'était l'intention d'Olivia Rönning ce matin-là.

Elle pédalait sans forcer : il était à peine plus de sept heures, son service commençait à dix heures, elle avait le temps. Le ciel était gris, il y avait de la pluie dans l'air, comme toujours à cette époque de l'année où le soleil était rare. Les yeux fixés sur le bord du fossé, elle se laissa aller à ses pensées. Ces promenades matinales à bicyclette lui stimulaient le cerveau. L'oxygène et le mouvement éveillaient ce qui était d'ordinaire en sommeil en elle et permettaient à des idées autres que celles concernant son travail d'émerger. Ce matin-là, elle pensait à Ove Gardman. Elle s'était fait muter ici pour lui, en tant qu'agent de police à Höganäs où elle était en poste pour six mois. Elle avait demandé Strömstad, car il vivait sur l'île de Nordkoster, mais elle avait obtenu Höganäs. « Tu es quand même du bon côté de la Suède », l'avait consolée Ove. Deux mois plus tard, il avait reçu une proposition pour un poste de chercheur au Costa Rica qu'il n'avait pas pu refuser.

Elle avait encore quatre mois à tirer ici.

Höganäs n'était pas pour elle une affectation de rêve, au contraire. Elle ne s'était pas fait d'amis, ses collègues étaient les seules personnes avec qui elle était en contact, et elle avait avec eux des rapports superficiels et déplaisants. Il n'y avait quasiment que des hommes au commissariat et leurs commentaires machos lui pesaient.

Olivia n'avait pas l'habitude de dissimuler ses opinions. Les premiers temps, elle avait consacré plus d'énergie à se battre contre leurs préjugés vis-à-vis des immigrés qu'à faire un vrai travail de police. Cela lui avait valu un isolement tacite, pas au point d'être exclue, mais ils ne l'invitaient presque jamais quand ils allaient boire une bière. Elle n'en souffrait d'ailleurs pas, n'ayant aucun mal à imaginer comment l'alcool pouvait modifier leur perception de « ceux qui ne sont pas comme nous », l'expression qu'ils utilisaient en général pour éviter de dire franchement ce qu'ils avaient en tête.

Elle quitta l'allée Kockenhus pour prendre le chemin communal. L'habitat était plus dispersé, avec quelques grosses fermes ici et là, et elle ne croisa presque personne. Elle cala son vélo contre un grand sapin. Une bonne promenade lui ferait du bien. Elle enleva son chouchou vert, l'accrocha au guidon, secoua ses longs cheveux noirs, et entra dans la forêt.

Elle y était déjà venue plusieurs fois et savait qu'elle avait le choix entre plusieurs sentiers dont elle avait essayé la plupart. Elle prit celui qui partait vers la droite. La marche dans cette forêt dense, interrompue par des arêtes rocheuses, des pentes et des plats, lui plaisait. Elle y croisait souvent d'autres promeneurs, mais ce ne fut pas le cas ce matin-là. Sans doute à cause de la pluie qui menaçait ou de l'heure matinale.

Elle trouva rapidement son rythme et arriva plus vite que d'habitude à un embranchement. Le chemin de droite menait à une saillie pentue, celui de gauche, à la côte. Je pourrais aller jeter un coup d'œil sur cette célèbre œuvre d'art, Nimis, ce parc de sculptures près des rochers de Håle, se dit-elle.

Elle se dirigea vers la mer.

Le sol, marécageux par endroits, couvert de broussailles épineuses à d'autres, ralentit sa progression, et elle était à bout de souffle quand elle aperçut la mer. Comme elle ne savait pas exac-

tement où se trouvait Nimis, elle longea la côte abrupte un moment, vers l'ouest, parce qu'elle était convaincue d'être dans la bonne direction. Puis elle entrevit les flèches de deux étranges tours en bois et supposa que c'était là. Elle continua jusqu'au bord de l'escarpement et distingua un sentier bien marqué qui menait à la mer, très raide, presque vertical. Il paraissait peu praticable, mais elle ne vit pas d'autre moyen d'accéder au parc de sculptures.

Elle le descendit tout en s'agrippant et glissant sur les fesses, et arriva en haut d'un long escalier en bois à moitié couvert, fait de bouts de planches et de branches, qui devait être l'entrée. Elle se souvint de ce qu'elle avait lu à propos de Nimis. L'artiste Lars Vilks avait créé là son propre royaume qu'il avait baptisé Ladonia. Aujourd'hui, il était plus connu pour avoir représenté le prophète Mahomet sous la forme d'un chien, ce qui avait contraint la Säpo à lui assurer une protection policière vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ici sur la presqu'île de Kulla.

Olivia descendit les marches et arriva sur la plage où l'attendait un paysage fantomatique. L'artiste avait bâti de gigantesques tours pleines de couloirs et de salles avec le bois qu'il avait ramassé au bord de la mer pendant trente-cinq ans. La plus haute s'élevait à vingt-cinq mètres au-dessus du sol. Un morceau de tissu noir réduit en lambeaux par les bourrasques flottait sur une autre. L'ensemble gris, hérissé de pointes, formé par ces constructions qui s'étendaient sur plus de cent mètres, était la chose la plus bizarre qu'elle ait jamais vue.

Elle progressa prudemment parmi elles. Le vent hurlait entre les tours et faisait voler ses cheveux autour de son visage. Les vagues déferlaient sur les rochers. Soudain, elle eut envie de quitter cet endroit hostile qui lui semblait dégager une sensation de froid et de mort. Elle repartit vers la tour la plus imposante pour rejoindre le long escalier de bois qui remontait dans la forêt. En y entrant, elle crut distinguer un mouvement dans les planches au loin et s'immobilisa.

— Il y a quelqu'un ?

Seuls le sifflement du vent et les craquements du bois sous ses pas lui répondirent. Elle demeura quelques secondes sur place sans

rien voir d'autre, mais elle perçut une vague odeur de cigarette. Elle se retourna. L'escalier était à moins d'un mètre d'elle. Elle le gravit aussi vite qu'elle put. Il était si étroit que son tee-shirt se prit dans une branche qui dépassait. Quand elle tira dessus pour se dégager, il se déchira. Un peu plus haut, son pied se coinça sous une planche. Elle dut prendre appui sur ses mains pour la dernière partie de l'escalier couvert. Elle monta ensuite le sentier abrupt avec peine et se laissa tomber sur le sol une fois en haut. Son pied était douloureux. Elle contempla le paysage fantomatique en se demandant quelle mouche l'avait piquée d'aller là-bas. La seule chose qui bougeait était le drapeau en lambeaux au sommet d'une des tours.

Elle se releva, se remit en route en boitillant et dut s'arrêter au bout de quelques minutes pour reprendre son souffle, appuyée à un arbre aux longues branches torturées. Elle tourna tout à coup la tête avec le sentiment qu'elle n'était pas seule, qu'il y avait quelqu'un dans la forêt, mais ne vit que des arbres et des rochers sombres au loin. Elle repartit en marchant aussi vite qu'elle le pouvait. Elle ne retrouva pas le sentier qu'elle avait quitté en arrivant sur la côte, celui qui menait au chemin communal. Mais il y en avait beaucoup d'autres dans le bois, elle finirait bien par se repérer.

Cela lui prit une vingtaine de minutes. Marcher sur la surface plane était plus facile et elle accéléra un peu l'allure, les yeux fixés au-delà des branches et des buissons agités par le vent. Soudain, elle aperçut son vélo posé contre le grand sapin, là où elle l'avait laissé. Elle couvrit en claudiquant la distance qui l'en séparait. Elle allait l'enfourcher quand elle vit un papier par terre qu'elle ramassa. C'était un fragment de carte, et elle le fourra dans sa poche. Elle se mit en selle et commença à pédaler sans se retourner.

Elle ne se rendit compte de la disparition de son chouchou vert qu'une fois arrivée près de Mölle.

Si seulement elle avait aperçu l'ombre ou entendu le craquement de la branche derrière la haute haie ! Mais elle était concentrée sur son jeu avec Emelie dans le bac à sable, au milieu de la pelouse.

Elles jouaient au crocodile.

Allongée sur le ventre, Emelie rampait en se tortillant, ce qui faisait rire Judith, sa grand-mère. Elle chérissait ces moments passés avec sa petite-fille, pendant lesquels elle s'autorisait à redevenir enfant. Ils étaient plutôt rares, même si Emelie, qui avait trois ans et fréquentait la crèche, n'habitait pas loin de chez elle. Le soir, ses parents s'occupaient d'elle, et ils l'emmenaient souvent en excursion le week-end avec d'autres familles qui avaient des enfants. Parfois, ils sollicitaient Judith pour la garder, comme aujourd'hui. La mère d'Emelie était en voyage, et son père, Sebastian, avait préféré qu'elle n'aille pas à la crèche car elle paraissait fatiguée. Judith avait volontiers accepté. Elle avait trouvé quelqu'un pour la remplacer pendant quelques heures dans le café qu'elle tenait dans son jardin maraîcher. Cela lui avait permis de venir passer du temps avec sa petite-fille à Arild. Les nuages lourds de pluie du matin avaient disparu, le soleil n'était pas aussi brillant qu'en été, mais il réchauffait quand même.

– Crocodile ! À Mamie d'être crocodile ! lança Emelie.

La fillette voulait que sa grand-mère âgée de soixante-deux ans se couche sur le ventre dans le sable et commence à ramper comme une anguille, mais Judith décida que c'était trop lui demander. Elle s'agenouilla en relevant sa robe bleu clair en batik.

– Je suis un hippopotame !

La fillette se mit à rire, et les fossettes de ses joues brunes donnèrent envie à sa grand-mère de la prendre dans ses bras. Que cette enfant était mignonne !

Le téléphone sonna à nouveau dans la cuisine.

Judith n'avait pas pris la peine de répondre la première fois, quelques instants plus tôt. Mais elle se dit que c'était peut-être Sebastian qui appelait.

Elle se releva et fit tomber le sable de sa robe.

– Reste ici, je reviens tout de suite.

Elle marcha jusqu'au perron et entra dans la cuisine. Elle décrocha et entendit la voix d'un télévendeur à qui elle expliqua le plus aimablement possible que l'échangeur d'air chaud qui, selon son interlocuteur, réduirait de onze pour cent ses frais de chauffage ne l'intéressait pas.

– Je suis désolée, mais je ne suis pas chez moi. Vous feriez mieux de rappeler un autre jour, réussit-elle à glisser lorsqu'il s'interrompit pour reprendre son souffle.

Elle raccrocha, quitta la cuisine et descendit l'escalier. Sebastian, le père d'Emelie, était debout à côté du bac à sable.

– Bonjour ! lui cria-t-elle. Tu es rentré plus tôt ?

Les yeux baissés vers sa fille dans le bac à sable, Sebastian ne lui répondit pas. Emelie gisait sur le ventre, comme si elle continuait à faire le crocodile, mais sa tête était tournée vers son père qu'elle regardait de ses yeux morts grands ouverts.

*

Même s'il cachait mal les préjugés qu'il avait au sujet de choses et d'autres, Frans Jönsson n'était pas malintentionné. Il était avant tout le produit de son milieu et ne réfléchissait peut-être pas assez. Âgé d'un peu plus de trente ans, il était joli garçon, avec de beaux yeux bruns, des formes athlétiques, et des lèvres un tantinet trop minces pour plaire à Olivia, mais ce n'était pas vraiment de sa faute, contrairement au fait qu'il parlait sans cesse, de tout et de rien. Cela peut devenir assez irritant au bout d'une heure ou deux quand on fait équipe dans une voiture de police, surtout si les sujets abordés ne présentent aucun intérêt pour celui qui se tait. Il discourait en ce moment de la mauvaise image de la police auprès du public.

Il tourna les yeux vers l'eau, les vagues, Riddarfjärden, et jusqu'à l'hôtel de ville. Ce n'était pas rien, pensa-t-il. Son grand-père aurait parlé de « semi-liberté ».

Le grincement de la porte derrière lui le fit se retourner. C'était Luna. Elle marcha jusqu'au bastingage, tout près de lui.

– Ça fait longtemps que tu es là ?

– Oui, et ça suffit. Justus dort ?

– Oui.

Luna tendit le bras et posa sa main sur celle de Stilton. Elle était chaude.

Remerciements

Nous remercions Camilla Ahlgren pour son assistance généreuse dans nos recherches, Estrid Bengtsson pour sa lecture méticuleuse et dévouée, Lena Stjernström de Grand Agency, ainsi que Susanna Romanus et Peter Karlsson de Norstedts, pour leur collaboration professionnelle et inspirante.